



ANNE
BRUNSWIC

Bienvenue
en Palestine

CHRONIQUES
D'UNE SAISON À RAMALLAH

nouvelle édition



BIENVENUE EN PALESTINE Chroniques d'une saison à Ramallah

En toute liberté, en écrivain plus qu'en journaliste, Anne Brunswic s'est installée quatre mois à Ramallah, d'octobre 2003 à janvier 2004. "Juive laïque résolument diasporique" (selon sa propre définition), elle avait à cœur de "voir ce qu'en son nom" Israël faisait dans les territoires occupés.

Dans son passionnant récit-reportage sont abordées, sur fond de vie quotidienne souvent chaotique et au fil de multiples rencontres avec des Palestiniens et Palestiniennes, toutes les questions sensibles du conflit : les frontières, les colonies, Jérusalem, le droit au retour, la "barrière de séparation", les attentats suicide, l'islamisme, les accords de Genève, l'image d'Arafat, l'hypothèse des deux États séparés, etc.

Deux ans plus tard, au lendemain de l'évacuation de la bande de Gaza, l'auteur est retournée en Cisjordanie. La postface brosse ainsi un nouvel état des lieux dominé par l'abandon du processus de paix, l'achèvement du mur entre Jérusalem et Ramallah et la montée du Hamas.

Depuis 2003, Anne Brunswic a voyagé en Palestine, en Russie et en Bosnie. Ses reportages ont été accueillis dans La Pensée de midi, La Lettre internationale, Le Journal des lointains et sur la Radio suisse romande. À Paris, elle partage son temps entre l'enseignement, la critique de cinéma et l'écriture.

Bienvenue en Palestine, chroniques d'une saison à Ramallah (Actes Sud, 2004) a reçu le prix RFI-Témoin du monde.

Illustration de couverture : Robert Radford, *Peinture-Vertige 1*, d'après une photographie d'Anne Brunswic

DU MÊME AUTEUR

À contre-oubli, récit, La Fontaine-aux-Loups, 2000.

Qu'est-ce que tu fais là ?, nouvelles, La Fontaine-aux-Loups, 2001.

Bienvenue en Palestine. Chroniques d'une saison à Ramallah, Actes Sud, 2004. Prix RFI-Témoin du monde 2004.

Sibérie. Un voyage au pays des femmes, chroniques, Actes Sud, 2006.

Les Eaux glacées du Belomorkanal, récit, Actes Sud, 2009.

Voyages avec l'absente, récit, Actes Sud, 2014.

www.annebrunswic.fr

ANNE BRUNSWIC

BIENVENUE
EN PALESTINE

CHRONIQUES D'UNE SAISON
À RAMALLAH

nouvelle édition

à mon oncle Etienne

Notre héritage n'est précédé d'aucun testament.

RENÉ CHAR

Même si les Juifs devaient gagner la guerre [contre les Arabes], la fin du conflit verrait la destruction des possibilités uniques et des succès uniques du sionisme. Le pays qui naîtrait alors serait quelque chose de tout à fait différent du rêve des Juifs du monde entier, sionistes et non-sionistes. Les Juifs "victorieux" vivraient environnés par une population arabe entièrement hostile, enfermés entre des frontières constamment menacées, occupés à leur autodéfense physique au point d'y perdre tous leurs autres intérêts et leurs autres activités. Le développement d'une culture juive cesserait d'être le souci du peuple entier ; l'expérimentation sociale serait écartée comme un luxe inutile ; la pensée politique serait centrée sur la stratégie militaire ; le développement économique serait exclusivement déterminé par les besoins de la guerre.

HANNAH ARENDT,
"Pour sauver le foyer national juif.
Il est encore temps",
revue *Commentary*, mai 1948.

Ramallah, vendredi 3 octobre 2003

Le vendredi ici ressemble au samedi chez les voisins, très peu de voitures en circulation et pas un seul coup de klaxon depuis ce matin. Beaucoup de monde à la prière de 11 heures, suivie d'un petit rassemblement politique. Au total, un jour très calme.

Arrivée depuis dimanche midi, cinq jours, je suis déjà tout à fait installée, locataire d'un grand appartement meublé, à cent mètres de la place Al-Manara d'où partent tous les taxis, équipée d'une ligne de téléphone fixe, d'un portable et d'une connexion Internet. Merci aux amis cinéastes israéliens, et à leur carnet d'adresses. Dans la rue ou sur le campus, dans les taxis ou les cafés, parmi les voisins ou les commerçants, c'est peu dire que les contacts sont aisés : qu'ils soient chrétiens ou musulmans, anglophones ou francophones, les Palestiniens ne demandent qu'à parler, qu'à accueillir l'hôte.

La vie quotidienne ici n'est pas celle d'un pays en guerre : certes les bureaux d'Arafat se trouvent à moins d'un kilomètre et l'armée israélienne peut à tout moment les encercler ou les bombarder. Il ne reste qu'un amas de ruines des deux grands bâtiments

datant de l'époque britannique qui, jusqu'à l'automne 2002, abritaient les bureaux des forces de sécurité : des étages effondrés les uns sur les autres, un amas de gravats accrochés à des armatures métalliques, un millefeuille de fer et de béton. Seul le bâtiment occupé par Arafat – Abou Amar comme on l'appelle ici – est resté debout, au fond d'une cour ouverte à tous les vents.

Les soldats israéliens font, me dit-on, de fréquentes incursions en ville, à la recherche d'un suspect ou pour de simples virées d'intimidation. Ils sont d'autant plus dangereux qu'ils sont jeunes (moins de vingt ans), apeurés et absolument ignorants des réalités qui les entourent. Entre eux, ils parlent souvent russe. Comprennent peu l'arabe. Avec une arme dans les mains et en pays conquis, ces teenagers nourris de jeux vidéo, derniers venus de la société israélienne, se sentent soudain quelqu'un ou quelque chose.

Mais, à vrai dire, je n'en ai pas aperçu un seul depuis que j'ai franchi, dimanche dernier, sans présenter un seul document, le checkpoint de Kalandia. Et pas un policier palestinien, si l'on excepte celui qui règle mollement la circulation au carrefour et les trois gars assis sous la baraque de planches décorée sommairement d'un poster à l'effigie d'Arafat qui sert de guérite à l'entrée du bâtiment présidentiel. Aucun d'entre eux ne porte le moindre uniforme afin d'éviter d'être pris pour cible.

Les colons juifs installés au sommet des collines environnantes sont invisibles : ils ne circulent pas

dans Ramallah et cela fait quelque temps qu'ils ne se sont pas avisés de tirer depuis leurs nids d'aigle.

Ramallah, me dit-on, ce sont les Champs-Élysées de la Palestine. Entendez une ville riche comptant une bourgeoisie importante, chrétienne et musulmane, des magasins de luxe, des villas avec jardins, des résidences secondaires construites dans les années 1930 par des familles arabes des Emirats qui appréciaient le climat de cette ville où les nuits restent fraîches même en été. Beaucoup ici ont fait des études supérieures en Palestine, en Europe ou aux États-Unis, beaucoup ont des attaches familiales en Amérique. Quelques milliers de fonctionnaires travaillent pour l'administration palestinienne. Les étrangers coopérant dans les organisations internationales, les ONG ou les services culturels sont plus de deux cents ; ce sont eux qui peuplent jusque vers minuit les cinq cafés du centre-ville où l'on sert de la bière et du vin.

L'architecture, le paysage, l'ambiance des rues commerçantes me rappellent ce que j'ai connu à Jérusalem au milieu des années 1960, lors de ma première visite chez ma grand-mère. C'est un paysage illimité de collines désertiques s'étendant au nord-ouest depuis le balcon de ma chambre. C'est la même pierre blanche qu'à Jérusalem qui habille toutes les façades, jusqu'aux plus récentes. Ce sont les mêmes parfums de jasmin et de figue, les mêmes citronniers et bougainvilliers dans le jardin. C'est le même joyeux capharnaüm à la station de taxis en haut de la rue, les serveurs des bars apportant aux chauffeurs le café sur des plateaux. Ce sont, dans l'appartement,

les mêmes carrelages mouchetés couleur de sable, recouverts des mêmes tapis. Le même marbre autour de l'évier. Les mêmes volumes des pièces, carrées, spacieuses.

Sur le territoire du district de Ramallah, la résistance à l'occupation est atone. A l'exception des camps de réfugiés. Au voisinage des camps de Jalozone au nord et de Kalandia au sud, les soldats encaissent encore régulièrement des jets de pierre lancés par des gamins.

Si Ramallah, ce sont les Champs-Élysées, Gaza doit être le 93, Djénine et Naplouse l'entre-deux. Les classes sociales ici sont bien visibles et ne se mêlent pas davantage, dit-on, que l'huile et l'eau.

Le port du foulard répond à des usages sociaux subtils qui, pour l'heure, m'échappent largement. Lundi soir, à la cérémonie en hommage à Edward Saïd réunissant une bonne part de l'élite locale, les femmes voilées étaient introuvables dans la salle alors qu'elles sont largement majoritaires dans la rue. Et là, chez les Huzri, mes voisins de palier qui viennent de m'inviter à partager le somptueux déjeuner du vendredi, la mère, une matrone d'environ soixante ans, a mis pour l'occasion sa robe traditionnelle et s'est couvert la tête, tandis que ses filles et belles-filles sont toutes tête nue. Une des filles est professeur de sciences dans un institut supérieur technique financé par les Nations unies, une autre finit ses études de journalisme à l'université de Bir Zeit, la belle-fille travaille dans une banque.

Majid, le fils aîné de la voisine, est parfaitement francophone, il a fait son droit en France. Trente-cinq ans, bâti en taille et en force comme beaucoup de Palestiniens. Il s'occupe des relations diplomatiques avec la France, se rend régulièrement à Paris et accueille ici les délégations officielles. Les étudiants qui ont jeté des pierres contre Lionel Jospin à Bir Zeit, ils ont été bien punis et ont été exclus plusieurs mois de l'université, m'a-t-il expliqué. "Nous n'avons qu'un allié en Europe, la France, c'était scandaleux de le traiter comme cela. Notre président a aussitôt fait des excuses." D'ailleurs le voisin est bien décidé à en découdre avec les extrémistes et au plus tôt. Question de crédibilité pour l'Autorité palestinienne qu'il sert et à laquelle il veut croire comme à la future coexistence pacifique de deux Etats séparés.

Mais Selim Quatab, responsable d'une association prônant la non-violence, ne manifeste pas le même réalisme politique. Bout de dialogue :

"Selim, vous avez fait des études, vous avez les moyens de vivre en dehors du camp de réfugiés. Pourquoi y restez-vous ?

— J'ai un appartement à Ramallah mais je rentre presque tous les soirs au camp. C'est là que vit ma mère et que j'ai la plupart de mes amis. Nous venons tous du même village près de l'aéroport de Lod. Quitter le camp, ce serait renoncer à mon rêve qui est de revenir dans le village de mon grand-père et d'y élever mes enfants. J'ai trente-trois ans et je ne me suis pas marié. Je ne veux pas élever mes enfants ici, dans un camp.

— Vous parlez bien d'un rêve. Si la solution de deux Etats séparés l'emporte, vous devrez y renoncer. Vous ne pourrez pas vous réinstaller à l'intérieur des frontières de 1967.

— Pas forcément. Il suffirait que j'épouse une juive de là-bas et que je lui fasse des enfants !”

Selim aurait voulu être pilote. Faute de mieux, il a étudié l'anglais, l'histoire et les sciences politiques. Mais ça ne l'empêche pas de planer et de continuer à rêver au retour dans sa terre promise.

Ce qui fait souffrir au quotidien ici, c'est l'humiliation. Sur les hauteurs dominant la ville, les colons israéliens tiennent jour et nuit en ligne de mire les soixante mille habitants. Aux entrées nord et sud de la ville, l'armée israélienne occupe d'impressionnants postes où prennent position les tireurs d'élite les jours de tension. Les autorités militaires délivrent à leur convenance les innombrables autorisations indispensables pour le moindre déplacement à l'intérieur de la Cisjordanie. Chaque jour se gaspille un temps infini pour contourner ces obstacles. L'énergie s'épuise et l'horizon rétrécit inexorablement. Beaucoup n'ont pas quitté la ville depuis trois ans. Autrefois, on allait à Amman en trois quarts d'heure, maintenant en deux jours. Il fallait compter une heure et demie de route jusqu'à Djénine ; en ce moment, c'est une expédition tout à fait incertaine.

Des histoires de checkpoint, tout le monde en a à raconter. La dernière ? Rami, un ingénieur en génie civil, est allé à Djénine avant-hier avec trois collaborateurs. Comme la ville est systématiquement sous

couvre-feu, il a téléphoné tous les matins à 4 heures aux collègues de Djénine pour savoir si le bouclage était levé. Justement, mercredi matin, il a reçu le feu vert. Avec son équipe, ils ont pris la route à 7 heures, ont mis “seulement” trois heures pour arriver grâce à des cartes d’identité marquées du logo de l’US Aid, se sont hâtés le plus possible dans le travail afin de finir avant l’expiration de leur autorisation de circuler. A 18 heures, ils étaient de retour au poste de contrôle de Ramallah. Le soldat a regardé sa montre qui marquait 19 heures : “Votre permis est expiré. Le véhicule ne bouge plus. Vous me suivez tous au poste. – Mais pas du tout, il est 18 heures à l’heure palestinienne, nous avons encore une heure devant nous. – Qu’est-ce que vous me chantez ? 18 heures ! Donnez-moi immédiatement vos montres !” Le soldat confisque les montres des quatre passagers, les papiers, les clés et rapporte le tout dans la guérite. Un quart d’heure plus tard arrive un ouvrier palestinien qui revient de Jérusalem. “Quelle heure as-tu ?” lui demande le soldat. “Sept heures et quart, répond l’ouvrier en hébreu, mais en Palestine il est six heures et quart parce qu’on est passé à l’heure d’hiver samedi dernier et vous dimanche prochain.” Ces explications en hébreu finissent par convaincre le soldat.

Sur ce périple à Djénine, Rami a quelque chose à ajouter. Pour éviter les barrages, ils ont emprunté à l’aller une route secondaire tout à fait inhabituelle. Soudain, un des jeunes collaborateurs a dit “On est à cent mètres de chez ma mère. Je ne l’ai pas vue

depuis des mois. Est-ce qu'on peut faire un crochet pour que je l'embrasse ?" A 8 heures, le jeune homme a frappé à la porte de l'immeuble où sa mère vit seule depuis que les enfants et les voisins sont partis. Absolument seule. La vieille dame effrayée a mis dix bonnes minutes avant de se convaincre que c'était bien son fils qui était là, en bas, à faire tout ce vacarme si tôt.

Ceux qui le peuvent s'arrangent pour éviter le moindre contact avec les soldats, ils se terrent chez eux et s'adonnent aux délices du téléphone et de l'Internet. Mais, parfois, les soldats viennent vous surprendre à domicile. Sally et Shami Elias ont eu droit à une visite-surprise en pleine nuit, mercredi dernier. Sally, une francophone d'origine tunisienne, me l'a racontée ainsi.

“Les soldats ont frappé chez nous avant-hier à onze heures et demie. D'habitude on se couche tard, mais justement ce soir-là j'étais fatiguée et mon mari aussi. Donc, pour une fois, on était déjà au lit. Moi je dors en pyjama, mais, lui, il ne met que le haut. Quand on a entendu les coups frappés fort à la porte, il a vite enfilé un pantalon pour ouvrir. Ils étaient six soldats. Contrôle d'identité de tout l'immeuble. Il y a trois appartements dans notre maison. Les soldats ont fait sortir mon mari et le voisin et puis ils ont frappé à la porte de l'appartement du dessus. Comme ça ne répondait pas, ils étaient sur le point de la défoncer. Mon mari leur a dit : «Attendez, je vais chercher la clé. L'appartement n'est pas occupé, les propriétaires vivent en Amérique. – Et pourquoi